

**Francine Noël, Bertrand Laverdure et Pierre Samson,
Nathanaël**

Yvon Paré

Numéro 150, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69233ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2013). Compte rendu de [Francine Noël, Bertrand Laverdure et Pierre Samson, Nathanaël]. *Lettres québécoises*, (150), 30-31.



FRANCINE NOËL

Le jardin de ton enfance

Montréal, Leméac, 2012, 144 pages, 18,95 \$.

Francine Noël ou l'art d'être grand-mère

Francine Noël, après avoir renoué avec sa mère dans *La femme de ma vie*, se tourne du côté de ses petits-enfants dans *Le jardin de ton enfance*. On le sait, la famille tient une place importante dans l'œuvre de cette écrivaine. Nous avons là le cœur de ses romans et de son œuvre.

Le récit s'attarde à l'art d'être grand-mère pendant une période de sept ans, assez pour qu'Émile découvre le monde, sa petite sœur Élise, et vive le divorce de ses parents. Il y a aussi les déménagements de sa grande Na, louvoyant dans des amours qui s'étiolent avec l'homme invisible et le passé qui l'attend à Cacouna, dans la maison héritée de sa mère.

Si, au départ, j'ai craint de plonger dans un récit où une grand-mère s'extasie devant son petit-fils, la dernière merveille du monde, je le sais pour être grand-père, j'ai vite été dérompé.

Découverte

Francine Noël raconte les grands moments de la vie du jeune Émile qui découvre les mots, les joies de la locomotion et du nomadisme, les jeux et les histoires. Sa grand-mère ne lui cache rien. Pas même la guerre en Afghanistan, Ben Laden le fugitif impossible à trouver, la contestation étudiante où elle va battre sa casserole à l'occasion.

Je t'avais caché ça jusqu'à présent, mais à quoi bon, tu le sauras tôt ou tard : nous sommes en guerre. Avec nos voisins, les Uessiens, et d'autres pays copains, nous avons envahi une contrée montagneuse appelée Afghanistan. Nous y pourfendons le Taliban, un énergumène barbu qui déteste la musique, le dessin, les livres, le rire, la danse, les animaux domestiques et les cerfs-volants. Entre autres. Le mot sinistre semble avoir été inventé spécialement pour lui. Est-ce une raison pour envahir le pays qu'il terrorise ? (p. 16)

Il y a aussi les pièces de théâtre qu'elle fréquente avec son amie Céline, les contes qu'elle transforme, les questionnements, la vie qui bouscule tout le monde, les jours où la grand-mère est « hors d'usage ». Francine Noël profite de la chance qu'elle a de revivre des moments qui sont passés trop rapidement.

Quand nous jouons avec notre ménagerie et que tu traces sur le tapis des clôtures et des routes fluviales à coups de dominos, je pense toujours au grand-père Aimé. Les dominos sont à lui, je les lui ai chipés lors du partage de nos biens. Il a été mon amoureux après l'époque du grand-père espagnol et avant celle de la solitude. C'est avec lui que j'ai rêvé et fait bâtir la maison de Maricourt. Chaque année, au temps des fêtes, il vient avec la tante Mélissa t'apporter des cadeaux, cette année, il y en aura aussi pour Élise. (p. 35)

Un récit magnifique, intelligent, vrai, sensible, que j'ai savouré du début à la fin. Et quelle écriture ! Comme quoi il est possible de parler



FRANCINE NOËL



de l'enfance sans s'enfermer dans les clichés et les lieux communs. Un texte qui parle d'amour avec lucidité et un bonheur singulier. Une offrande aussi de la grand-mère, qui guide doucement ces jeunes humains dans la fragilité du monde.



BERTRAND LAVERDURE et PIERRE SAMSON

Lettres crues

Montréal, Éditions La Mèche, 2012, 392 pages, 34,95 \$.

Le grand risque de dire toute la vérité

Bertrand Laverdure et Pierre Samson, dans *Lettres crues*, se lancent dans une correspondance à l'incitation de leur éditrice. L'échange donne des propos percutants, parfois impertinents.

Les propos sur la littérature, les écrivains, le monde littéraire ont de quoi hérisser souvent. Surtout ceux de Pierre Samson. Peu d'écrivains trouvent grâce à ses yeux.

Réglons le cas de mon zona, puisque tu le mentionnes dans ta lettre. Admettons que c'est un problème somme toute mineur, un sain exercice de zénitude avant mon départ pour le Japon. Le pire avec ce virus, c'est la douleur constante, pulsative, quoique modérée, qui a meublé mes jours comme mes nuits. Et, franchement, encaisser un zona, c'est comme lire un roman de Victor-Lévy Beaulieu : vous savez que vous êtes confronté à quelque chose de plus fort que vous, c'est une marée puissante faite d'élanements dans un cas, polluée par d'innombrables débris littéraires [et coupants] dans l'autre, dont Ferron, Aquin, Ducharme et, bouée de sauvetage, Joyce. Peu importe de laquelle de ces épreuves il s'agit ici, l'évocation d'un dix-huit roues lancé à tombeau ouvert sur une autoroute du 450 et vous imprimant pour de bon sur l'asphalte prend alors des airs de libération. (p. 12-13)

Bertrand Laverdure, heureusement, même s'il a des idées sur ce que doit être un roman et l'écriture, se montre plus tolérant.

... VLB, si on met sa poésie de côté, a pondu des œuvres majeures, que ce soit dans le domaine de la biographie d'écrivain (Melville, Joyce, Voltaire), du roman-fleuve, du roman poétique, de l'étude sur l'édition au Québec, de l'essai en général et

du téléroman à succès. Il est un monument de nos lettres ET un histrion éhonté de notre histoire littéraire. (p. 19)

Samson ne semble pas lire ses contemporains, ce qui ne l'empêche pas d'avoir des idées tranchées, surtout sur le travail des chroniqueurs.

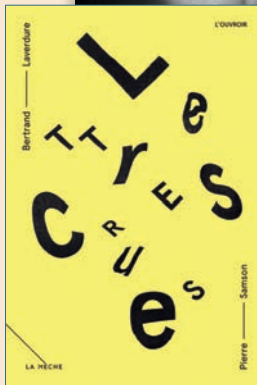
Je nous demande d'éviter le piège de l'indéfinitude, zona de la prose québécoise, notamment chez nos tortionnaires en pantoufles, les chroniqueurs: Mort au «on»! Je n'en peux plus de ces fadaïses indéterminées, de cette présence floue, de ce «nous» de bigleux, de ce «je» outremontais, c'est-à-dire un «nous» monarchique non assumé, et avec raison. (p. 12)

Une fois à Tokyo, dans une résidence d'écrivain, Pierre Samson se moque des fonctionnaires, des manies des Japonais et peut-être aussi des siennes. Il a l'œil pour débusquer les travers de ceux qu'il approche.

Laverdure, à Saint-Ligori, découvre la vie à la campagne, fait preuve d'une franchise troublante quand il raconte ses misères de jeunesse et ses expériences.



PIERRE SAMSON et BERTRAND LAVERDURE



Recherche

Quand les deux écrivains tentent de cerner le pourquoi de l'écriture ou leurs ambitions, la quête qui est la leur, malgré les doutes et les obstacles, devient vibrante. Les deux cherchent un ancrage au cœur des mots, un monde où l'imaginaire et le réel peuvent se colletailler. Ils bousculent leur désir de renouveler la littérature en la forçant à aller au-delà de la vie peut-être et des sentiers trop fréquentés. Comment ne pas aimer? C'est chaud, vivant, même s'ils m'ont fait titiller souvent.

☆☆☆ ½

NATHANAËL

Carnet de somme

Montréal, Le Quartanier, série «QR», 2012, 142 p., 18,95 \$.

Un chant de désespérance vécu en apnée

Depuis, j'écris ces Carnets, qui sont des tentatives d'écriture, des essais, des petits échecs qui tâchent impossiblement de raccommoder le temps et son sens. (p. 43)

Nathanaël, connue aussi sous le nom de Nathalie Stephens, avec *Carnet de somme* met un terme à une trilogie qui regroupait des titres évocateurs: *Carnet de désaccords* et *Carnet de délibérations*.

Cœur tendre s'abstenir. Nous sommes à des lunes de l'anecdote. Il y a ici et là des références qui démontrent que l'auteure s'envole vers Chicago ou Montréal, mais ce n'est guère important. Nathanaël se tient dans la stratosphère. J'ai eu souvent l'impression d'être mis en joue et de devoir me justifier d'être vivant.

... une étable, de nombreuses pièces, des randonnées à bicyclette à la campagne, un parking terrible, des gens qui vont qui viennent, une menace, jamais nommée, une exposition d'art éventuelle, et la détérioration rapide de mon corps devant tout le monde. Couché ou debout, la liquéfaction de mes jointures, mes os flottant dans mes restes, des trous béants aux genoux, peau cirreuse, disant à R. qui regardait la télé avec trois autres personnes tue-moi, par pitié pourquoi est-ce que tu ne me tues pas. (p. 25)

Les courts textes, entre la correspondance, le monologue avec une sœur morte prématurément, traquent l'insoutenable poids de vivre. Comment savoir si la mort choisit mal son heure ou si elle se laisse désirer? Beaucoup de citations d'écrivains pour s'accrocher et ne pas sombrer.



Désespérances

Peut-on percer les secrets de la mort ou de la vie quand le corps pousse le vivant tout doucement vers l'anéantissement? Cette question, les humains la ressassent depuis des millénaires. Les religions proposent des certitudes qui ne font que soulever des doutes.

Ces fragments, comme des éclats de verre, s'enfoncent entre les côtes pour faire jaillir le sang. Alors les yeux se tournent vers une autre dimension peut-être, le réel invisible.

Jusqu'ou le creux creusé en soi? Je m'enroule, je dors la tête sous les couvertures, je tire mes genoux jusqu'au menton et je me déteste parce que je suis en vie. Et les mots de mes livres martèlent l'intérieur de ma tête, et je me déteste aussi pour les avoir écrits. Et je pense — je sais — que la trajectoire de la lettre envoyée du désert jusqu'à cette ville est la trace de notre amitié qui est aussi un amour, et je déteste le langage pour avoir divisé les choses ainsi, pour avoir séparé ce qui n'a ni le besoin ni le désir d'être séparé, ce qui est du corps pour commencer. (p. 74)

Une expérience où le mot est une question de vie et de mort. Nathanaël plonge dans le corps de la douleur, la souffrance d'être, le mal de vivre dans un monde où les autres deviennent une menace. Un texte existentiel qui va là où les frontières sont abolies.

Les bénévoles de la culture

INFO
capsule

Selon une étude pancanadienne menée par la firme Hill Strategies, dont *Le Devoir* a présenté un résumé en mars dernier, 1,4 million de Canadiens ont offert de leur temps ou de leur argent en 2012 pour des activités liées à la culture.

Hill Strategies évalue à 1,6 milliard de dollars la valeur du temps consacré bénévolement par plus de 764 000 citoyens canadiens. Depuis 2004, il y a eu une augmentation de 4 % du nombre de bénévoles qui ont en moyenne donné 11 % de leur temps à un organisme qui leur tenait à cœur.